

—Vous me laisserez un petit coin à votre foyer ?..

—Naturellement.

Le visage de Césarine prit une expression radieuse.

Enfin, Jacques daignait l'accepter définitivement chez lui ; elle ne le quitterait plus ; elle le verrait tranquille, heureux avec sa femme et son enfant.

La Rassajou avait bien jugé Mme Petiot.

Elle la savait incapable de rien lui refuser, par amour pour Rose.

—Ce sera un gros sacrifice d'argent, pensait-elle ; mais, quoi qu'il arrive, je ne lui demanderai plus jamais son assistance, et comme compensation, je refuserai la rente qu'elle m'a offerte.

C'est ainsi qu'elle s'arrangeait avec sa conscience.

Tout étant bien convenu, Jacques avait rompu net l'entretien en se replongeant dans ses livres d'étude.

Césarine passa une nuit très agitée.

Elle se répétait tout ce que Savinia lui avait dit contre Jacques et elle se demandait si la pauvre enfant était convaincue, si elle aurait la cruauté de le repousser.

Ce doute affreux lui broyait le cœur.

Dès l'aube, elle courut chez Savinia, qui fut très étonnée de la voir arriver de si bonne heure.

—Ma chère enfant, lui dit-elle, je suis bien tourmentée.

—Il vous a encore fait de la peine, n'est-ce pas ?

—Oh ! non, au contraire.

Savinia, qui s'était recouchée, s'accouda sur son oreiller.

Sa physionomie exprimait de la surprise et aussi de la crainte.

Elle commençait à deviner.

—Qui vous a causé ce tourment ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

—Eh bien, c'est vous, mon enfant.

—Moi !

—Oui, en m'enlevant hier tout espoir. Ce que j'avais prévu s'est réalisé : Jacques vous revient, et bien repentant, bien soumis : vous le verrez vous-même.

Les yeux de Savinia s'étaient agrandis, ses lèvres tremblaient.

—Il va venir ! murmura-t-elle avec effroi.

—Oui, ce matin. Je vous en supplie, Savinia, pardonnez-lui.

—Jamais.

—Il le faut, Savinia. Tout vous défend de repousser le père de votre enfant.

—Il me hait, vous dis-je ! il ne me l'a que trop prouvé. Sans vous, il me tuait lâchement.

—Rien ne le prouve et je suis convaincue..

—Vous avez eu la même pensée que moi, au premier moment interrompit Savinia, et pourtant vous ne saviez pas tout ce je sais. Tenez ! quand Jacques a apporté cette fiole de poison, il a eu le soin de me la montrer, en disant : " Il y a là de quoi empoisonner vingt personnes." Jamais crime plus odieux n'a été prémédité avec un tel sang-froid !

—Pourtant si vous vous trompiez, Savinia ?.. Et si, d'autre part, Jacques vous prouvait ses bonnes intentions ?..

—Je ne le croirais pas !

—Eh bien, si, il faut le croire ; car cette promesse d'être bon, il me l'a faite, à moi, hier soir.

La Rassajou s'illusionnait au point de mentir avec conviction.

Mais Savinia, avec une perspicacité surnaturelle, répliqua :

—Si Jacques vous a fait cette promesse, c'est qu'il a encore quelque mauvais projet en tête.

La Rassajou se prit à sangloter.

La clairvoyance de Savinia lui enlevait tout espoir.

Celle-ci était désolée de causer un tel chagrin à l'excellente femme qui s'était dévouée pour elle.

—Je ne puis pourtant pas, dit-elle, vous faire une promesse qu'il me serait impossible de tenir.

Césarine essuya ses larmes et, rassemblant sa volonté pour obtenir au moins une concession :

—Oui, je vous comprends, ma bonne Savinia. Si vous saviez... si je pouvais tout vous dire, vous me plaindriez du plus profond de votre cœur.

—Mais je vous plains, chère maman, et je m'en veux de mon ingratitude à votre égard. Je devrais vous obéir, quoi qu'il dût m'en coûter. Que voulez-vous ! Jacques me fait peur, une peur horrible, et on ne raisonne pas avec la peur.

—Laissez-le venir, écoutez-le patiemment. Peut-être son repentir vous touchera-t-il. Vous me confierez vos impressions, et nous aviserons pour le mieux. Dans tous les cas, c'est certain, Jacques brûle du désir de revoir son enfant, de la tenir dans ses bras et de l'embrasser. N'est-ce pas naturel ?

—Ah ! si vous disiez vrai !

Cette première faiblesse fit trembler d'espérance la Rassajou.

Elle embrassa la jeune femme, se baissa sur le berceau pour admirer sa petite fille, et sortit en disant :

—A ce soir.

Elle était à peine partie que Savinia se prit à trembler comme à l'approche d'un grave danger.

Elle eut beaucoup de peine à se remettre ; une oppression lui serrait le cœur.

Elle aurait donné un an de sa vie pour avoir franchi cette maudite journée.

Une question se posait sans cesse à son esprit : pourquoi la mère Virieu était-elle si dévouée et si indulgente à l'égard de Jacques ?

Les quelques paroles échappées au désespoir de cette pauvre femme lui faisaient pressentir qu'un lien mystérieux l'attachait à cet homme.

Elle s'habilla sans aucune recherche ; elle ne tenait plus à plaire à personne, encore moins à lui qu'à tout autre.

En revanche, elle ponponna son bébé, afin de faire mieux sentir à Jacques le prix du trésor qu'il perdait par sa faute.

Le malheur et la maternité développaient en elle l'énergie qui lui avait fait défaut durant son long martyre.

A dix heures, elle berçait sa fille sur ses genoux, lorsqu'elle entendit des pas dans l'escalier.

Quelqu'un s'arrêta devant la porte.

—Oh ! mon Dieu, fit-elle, donnez-moi le courage de l'entendre jusqu'au bout et ne me laissez pas abuser par ses mensonges !

La sonnette tinta légèrement.

Ce n'était pas ainsi qu'il s'annonçait d'habitude ; il ne prenait pas tant de précautions.

Conservant son bébé dans ses bras, elle alla ouvrir.

Un cri rauque s'échappa de sa gorge.

Ce n'était pas Jacques !

L'être difforme et grotesque qui venait de pénétrer chez elle n'était autre que le nain Antonio Amanzor, secrétaire et bouffon de Piédro Ramez.

A sa vue, Savinia manqua défaillir.

Elle recula au fond de la pièce.

—Sortez ! monsieur, sortez !

Quant à lui, il restait auprès de la porte, le chapeau à la main, dans une attitude respectueuse.

—Je m'attendais, dit-il, à cette réception peu enthousiaste ; je n'en suis nullement surpris. Pourtant, si vous saviez pourquoi je viens, vous ne me feriez pas une aussi mauvaise figure.

—Scélérat ! s'écria-t-elle, vous êtes cause de tous mes malheurs.

—C'est une vérité dont je ne disconviens pas.

—Sortez ou j'appelle au secours.

—Rassurez-vous : dans cinq minutes, montre en main, vous serez débarrassée de ma présence. Je n'ai pas de temps à perdre en longs discours.

—Sortez, vous dis-je !

—Ne criez pas si fort : le scandale ne servirait à personne et réparerait encore moins le passé. En deux mots, voici l'objet de ma visite : mon maître sait tous vos malheurs et il est au désespoir d'y avoir contribué, au début, par un caprice de sa fantaisie de grand seigneur. Je m'empresse d'ajouter qu'il n'entend plus rien de vous et que votre beauté ne vit plus que dans son souvenir. Son seul désir est de réparer sa faute, selon les moyens dont il dispose.

Savinia, redoutant le scandale, l'écoutait enfin ; mais elle s'était rapprochée de la fenêtre, afin de pouvoir appeler à l'aide si le nain faisait un pas, un seul pas, vers elle.

Antonio lisait toutes ses pensées ; aussi, se gardait-il de faire le moindre mouvement capable de l'effaroucher.

—Mon maître, continua-t-il, sait dans quelles mains vous êtes tombée. Sans le dévouement d'une pauvre femme qui vous porte une affection quasi-maternelle, vous seriez sans ressources, livrée à toutes les horreurs de la misère.

—En quoi cela vous regarde-t-il, vous et votre maître ?

—En ce que nous vous devons une réparation.

—Le mal est accompli, vous n'y pouvez rien.

—Pardonnez, madame ! Il existe un baume pour toutes les blessures, et c'est le seul article que mon maître tient à profusion.

Ce disant, le nain tira de sa poche un portefeuille respectable, et le déposa sur une chaise.

—Vous trouverez dans ce portefeuille, dit-il, les titres de propriété de la villa des Orangiers. Ils sont à vous. La donation est en règle et, par conséquent, définitive, sans aucune condition écrite ou cachée qui puisse vous faire croire à une arrière-pensée de notre part.

—Je ne veux rien de vous ! s'écria Savinia. Reprenez ce portefeuille et sortez !

Le nain continua imperturbablement :

—A ces titres de propriété, mon maître, qui est juste autant que brévoyant, a annexé une trentaine de mille francs en billets de banque. Bref, vous voilà propriétaire et en mesure de faire valoir votre propriété. Et, afin de vous rassurer complètement, j'ajouterai que mon maître repart après-demain pour le Brésil, son pays natal, et que je l'y accompagne.

La mission d'Antonio était terminée.